

La première représentation de *Quentin Durward*, ouvrage important de MM. Cormon, Michel Carré et // 2 // Gevaert a eu lieu, jeudi soir, à l'Opéra-Comique. La pièce est tirée, comme son titre l'annonce, du roman de Walter Scott. Il est extrêmement difficile de tailler dans un long récit, traversé d'incidens nombreux, et compliqué d'une foule de détails indispensables à l'intelligence des faits et aux développements des caractères, trois actes intéressantes, clairs et complets. Ainsi nous devons, tout d'abord, tenir compte aux auteurs des obstacles qu'ils ont eus à surmonter, et de la manière habile dont ils ont amené et mis en relief les situations principales qui dominent chacun de leurs trois tableaux. Heureusement je n'ai pas besoin de raconter un roman que tout le monde sait par cœur. Je vais m'occuper de la musique, et ce n'est pas une mince besogne. Le spectacle, commencé à huit heures vingt minutes, s'est terminé à une heure du matin. Il n'y a point de grand opéra en cinq actes conçu dans des proportions plus vastes, et d'une plus longue durée. Mais des coupures, très-faciles à pratiquer, allégeront considérablement l'ouvrage, hâteront la marche un peu embarrassée de l'action, et concentreront l'attention des auditeurs sur les morceaux les plus remarquables, qui, dès le premier soir, ont été salués d'applaudissements bruyants et prolongés.

M. Gevaert est un de ces jeunes compositeurs d'un grand talent et d'un plus grand avenir que le Théâtre Lyrique nous a révélés, ce qui prouve, en passant, l'utilité de ce théâtre. Il est compatriote de Grétry et de Grisard [Grisar], et il fait beaucoup d'honneur à la Belgique, qui a produit, de tout temps, d'excellents musiciens et de célèbres artistes. *Le Billet de Marguerite* et *les Lavandières de Santarem* ses deux premiers ouvrages, qui ont obtenu un très-brillant succès, devaient lui ouvrir les scènes directement protégées et surveillées par l'Etat? Mais nous croyons que son *Quentin Durward* s'est trompé de porte, et bien qu'il l'eût destiné d'abord au Théâtre-Lyrique, il est évident pour nous qu'il avait songé à l'Opéra en le composant. La dimension des morceaux, la nature du sujet, l'ampleur du cadre, l'instrumentation qui est des plus nourries et des plus vigoureuses, tout l'indique. Il n'y a point dans ces trois actes le plus petit mot pour rire, ni rien qui ressemble à ce qu'on désigne ordinairement sous le titre d'opéra-comique; en revanche, on y rencontre des effets d'une rare puissance, des chœurs énergiques et des morceaux d'ensemble largement traités.

L'ouverture en *ré majeur* contient le motif d'entrée de Quentin, le chœur des soldats bourguignons, au troisième acte, et, si je ne me trompe, un motif du finale du second acte, le tout fort bien arrangé et présenté avec un ordre et une clarté remarquables. Le premier acte, le meilleur de tous, débute par un chœur de bohémiens, d'une mélodie heureuse et d'une jolie couleur. Les couplets de Risपालi la Maugrachine ne manqueraient point de grâce s'ils ne rappelaient un air des plus connus. Ce n'est point, du reste, la seule réminiscence qu'on soit fondé à reprocher à l'auteur. S'il a de l'imagination, comme il le prouve en plusieurs endroits, il est aussi doué d'une excellente mémoire. L'air d'entrée de Quentin, fort bien dit par Jourdan, a été très-justement applaudi.

Tandis que le jeune Ecossais, brisé de fatigue et presque épuisé d'inanition, s'endort sur un banc, devant une maisonnette de modeste apparence, on entend dans la coulisse un joli fabliau, légèrement vocalisé par Isabelle. A ce morceau succède un trio des plus vifs et des plus animés, où l'irritable Ecossais, de fort mauvaise humeur parce qu'on vient de le réveiller en sursaut, provoque et menace le compère Tristan, sans savoir à quel terrible homme il a affaire. Le roi contient son favori qui s'emporte à son tour, et lui ordonne de *baisser la voix* et de se calmer. Ce trio me paraît fort bien écrit, et la phrase du roi est très-ingénieusement amenée. La romance de Quentin Durward est une peu terne, et ne vaut pas son air d'entrée. Mais le trio suivante entre

Isabelle, Louis XI et Quentin, dans lequel est encadrée la chanson bourguignonne, est l'un des morceaux les mieux réussis de l'ouvrage. Cette chanson, parfaitement détaillée par Couderc, a eu les honneurs du *bis*. Elle est d'un rythme franc, d'une verve entraînante, et deviendra bientôt populaire.

Un joli duetto entre les deux Maugrabins et un finale à grands développements terminent le premier acte. Ce finale, où le compositeur a dépassé volontairement les limites assignées à un opéra de genre, ne contient pas moins de six morceaux différents: un chœur en *mi* majeur et à 2/4, une ronde en 6/8 et en *la* mineur, une marche écossaise en *sol* et à 2/4, le toast: *Au souvenir de la patrie*, en *la* majeur et à 3/4, reprise par toute la masse chorale, et un cantabile de soprano: *Oubliez-moi*, en *mi* bémol et à quatre temps. Je me demande ce que pourra faire de plus M. Gevaert lorsqu'il sera appelé à écrire pour l'Opéra? Mais, en attendant, je dois louer sans réserve le chant patriotique, qui est d'une facture excellente et d'un grand effet.

C'est dans le second acte qu'il faut pratiquer les plus larges coupures. L'air de Mlle Boulart n'a rien de saillant; les couplets de Barrielle pourraient être supprimés sans regret. L'entrée de Crève-cœur, sur laquelle apparemment l'auteur et le chanteur comptaient beaucoup, n'a point justifié leur attente. Le morceau vise à la grandeur, n'atteint que l'enfleure, et frise la monotonie. Le *Domine salvum fac*, avec accompagnement d'orgue ans la coulisse, a plus qu'un air de famille avec le commencement du quatrième acte de *la Favorite*. Mais qu'on se garde bien de retrancher une note à la romance de Faure, elle est charmante, et l'artiste la dit avec un goût parfait et une admirable simplicité.

Le duo de Faure et de Mlle Boulart est d'une interminable longueur. On peut sacrifier les trois quarts de ces récriminations fastidieuses, entre une jeune fille occupée ailleurs et un amant rebuté. Le public ne s'en plaindra pas. Le finale n'est pas moins développé que celui du premier acte, et renferme aussi de grandes beautés. Je me permettrai seulement de signaler à l'attention du metteur en scène un détail qui lui a échappé sans doute, et qui ne regarde point le compositeur. Lorsque l'envoyé du duc de Bourgogne porte un arrogant défi à Louis XI présence de toute la cour, il y a d'abord le souverain sur le premier plan, qui ne dit mot: le dauphin Louis d'Orléans qui ne sourcille pas, les seigneurs, les gentils-hommes, les hérauts d'armes qui dévorent l'affront sans bouger, et il ne se trouve pour ramasser le gant jeté par Crève-cœur qu'une petite recrue écossaise, qui vient d'entrer à peine dans la garde du roi. Voilà un monarque bien respecté, et voilà un royaume puissamment défendu! Il faut faire disparaître au plus vite cette absurdité choquante qui pourrait compromettre l'effet du finale.

Les morceaux dont je me souviens avec le plus netteté (car j'avoue sincèrement que la fatigue commençait un peu à m'engourdir au troisième acte) sont le chœur des soldats bourguignons: *Avant de marcher au combat*, morceau vigoureusement accompagné par les trompettes et les timbales; un air de Faure: *Verse le vin*, que ce chanteur a brillamment enlevé; un ravissant quintette, où les démentis se croisent, voltigent, tombent, se relèvent, comme un volant renvoyé par plusieurs raquettes, avec une légèreté, une prestesse, un aplomb merveilleux, et surtout le trio final, une très-belle page d'un caractère élevé et d'un effet saisissant.

L'Opéra-Comique s'est mis en grands frais de décors et de costumes et n'a rien épargné de ce qui pouvait assurer le succès de l'ouvrage. Les artistes chargés des rôles principaux ont lutté de zèle et de talent. J'ai déjà rendu justice à Faure; il n'entre qu'au second acte, mais il joue un des personnages les plus importants et les plus sympathiques de la pièce et du roman; sa tournure est plus dégagée, plus distinguée

que d'habitude, et il porte avec beaucoup d'aisance et de fierté l'armure et le casque, qui rendent la plupart des comédiens très-empêtrés sur la scène et très-ridicules. Il a chanté parfaitement sa romance et son air à boire, et s'il a paru faiblir par moments, soit dans le défi, soit dans le duo avec Isabelle, c'est que d'une part les morceaux n'étaient point ce qu'il y a de meilleur de l'ouvrage, et que de l'autre on s'obstine à le faire monter plus haut qu'un ténor. Il n'y a point de voix qui tienne à des efforts pareils, et si quelque chose nous étonne, c'est que Faure y ait pu résister.

Jourdan, dont il ne faut point mesurer le mérite à la taille, s'est fait très-vivement applaudir dans son air d'entrée et dans le duo final. Il est vrai qu'un certain chant de *sa patrie*, qu'il dit par ordre du roi, dans le grand tableau du deuxième acte a passé inaperçu; mais ce n'est pas la faute du chanteur. Couderc s'est composé un maque d'une vérité frappante; il a déployé la souplesse d'un chat-tigre et la ruse d'un renard dans le rôle de Louis XI. Mlle Boulart n'était sur pied que par un miracle du Docteur Cabarrus. Quelques heures avant l'ouverture du théâtre on n'était pas sûr qu'elle pourrait chanter. On aurait donc mauvaise grâce à la juger trop sévèrement, d'autant plus qu'elle a fait ce qu'elle a pu pour cacher son malaise, et s'en est tirée souvent à son honneur. Mlle Bélia est fort jolie, fort bien mise, et s'acquitte à merveille de son rôle de Maugrabin. Edmond Cabel a joué au pied levé, celui du Maugrabin, qu'a dû quitter Berthelier, retenu dans son lit par la fièvre. Ce jeune et, jusqu'ici, dernier rejeton de la dynastie des Cabel, a rendu là un grand service au théâtre, et comme il a été fort bien reçu du public, on lui laissera le rôle qu'il a si vaillamment conquis.

Tous les artistes, sans exception, rappelés à la fin du spectacle, ont entraîné M. Gevaert, qui semble n'avoir pu se soustraire à l'ovation de rigueur.

LE MONITEUR UNIVERSEL, 28 mars 1858, pp. 1-2.

Journal Title: LE MONITEUR UNIVERSEL
Journal Subtitle: Journal officiel de l'Empire Français
Day of Week: Sunday
Calendar Date: 28 March 1858
Printed Date Correct: Yes
Volume Number:
Year:
Series:
Issue: 87
Livraison:
Pagination: 1-2
Title of Article: Revue Musicale
Subtitle of Article: Théâtre Impérial de l'Opéra-Comique: *Quentin Durward*, opéra en trois actes, paroles de MM. Cormon et Michel Carré, musique de M. Gevaert.
Signature:— A. de ROVRAY
Pseudonym —:
Author: — A. de Rovray
Layout: Feuilleton
Cross-reference: